



Une légende du Mont Saint-Michel.



Le Mont Saint-Michel est sans contredit un des plus curieux monuments que nous ayons en France. Placé au milieu d'une grève immense, sur la cime d'un rocher entre le ciel

et la terre, il frappe et étonne au premier aspect.

Aux fortes impressions que vous ressentez à l'aspect d'une nature sévère, aux pensées dont vous pénétrez ces hardis travaux de l'homme, l'histoire vient mêler des souvenirs pleins de drame et de poésie; souvenirs imposants qui contrastent avec les tristes pensées qu'éveille trop souvent de nos jours la rencontre de gendarmes et de prisonniers destinés à peupler cet antique manoir (1).

Habité d'abord par un collège de druidesses, le Mont Saint-Michel fut au cinquième siècle peuplé par des cénobites. Sous Childébert II, Saint-Aubert y éleva une petite chapelle, à l'ombre de laquelle on bâtit bientôt un grand nombre de cel-

lules, où la foi naissante venait chercher un refuge dans ces jours difficiles. Cette chapelle, détruite vers la fin du dixième siècle, fut relevée et agrandie par Richard I^{er}, duc de Normandie, qui y établit des religieux de l'ordre de Saint-Benoît.

Le Mont Saint-Michel était à la fois un monastère et une forteresse. Il fut souvent assiégé, pris et repris pendant les guerres du moyen âge. Dans une période de cent ans il fut brûlé ou renversé jusqu'à trois fois par le feu du ciel. Mais ces ruines désastreuses ne découragèrent jamais ses pieux habitants; après chaque écroulement, après chaque incendie, le monument se relevait plus brillant et plus beau qu'il n'avait jamais été. De ces reconstructions nombreuses, il est résulté une grande confusion de styles qui déroutent un peu l'archéologue, mais qui n'ont de choquant que quelques additions modernes, comme cette façade, moitié grecque, moitié romaine, maladroitement accolée à la nef ogivale de la chapelle.

C'est au retour d'un pèlerinage qu'il y fit en 1469 que Louis XI fonda l'ordre de Saint-Michel. La devise latine (1) qu'il donna aux chevaliers de

(1) Voyez la gravure.

Saint-Michel porte l'empreinte des sentiments profonds que fit éprouver à ce roi l'aspect triste de ce monastère, exposé à tous les vents. Cet ordre ne devait, dans le principe, être composé que de trente-six membres. Ils portaient un collier d'or fait de coquilles entrelacées d'un double lac, et posées sur une chaîne d'or d'où pendait un riche médaillon représentant l'archange terrassant le diable. Dans les jours de cérémonie, les chevaliers portaient en outre des manteaux de damas blancs, traînant jusqu'à terre, brodés d'or, chargés de coquilles et de lacs en broderie et fourrés d'hermine. La tête était recouverte d'un chaperon de velours cramoisi. Le chapitre devait se rassembler tous les ans le 29 septembre, au Mont Saint-Michel, dans la salle dite des chevaliers; mais bientôt la salle des Cordeliers, à Paris, fut désignée pour le lieu de ces réunions. Cet ordre, où les étrangers étaient admis, ne tarda pas à déchoir. Il disparut presque sous Henri III, qui en fit comme une première initiation à l'ordre du Saint-Esprit, et Louis XIV, en voulant le réformer, fit disparaître jusqu'à la trace de l'institution première; car les insignes de cet ordre ne consistèrent plus qu'en une croix portée en sautoir et soutenue par un long ruban noir.

Ce n'est pas seulement de nos jours que l'on a songé au Mont Saint-Michel pour en faire une prison politique. On y montre encore dans les souterrains la place où le cardinal La Balue fut enfermé dans une cage de fer. François I^{er}, Louis XIV et Louis XV firent incarcérer, entre autres, le premier je ne sais quel syndic de la Sorbonne, l'autre un gazetier de Francfort, le troisième un poète imprudent qui l'avait attaqué par quelques épigrammes. Mais c'est à la Révolution qu'il était réservé d'employer dignement cette prison. La Terreur y entassa victimes sur victimes; on y vit à la fois jusqu'à trois cents prêtres, parmi lesquels se trouvait un évêque constitutionnel.

Mais notre intention n'est pas de donner ici l'histoire du Mont Saint-Michel; cette histoire tiendrait des volumes. La célèbre forteresse a joué un rôle important dans les guerres de la ligue et dans cette longue lutte si longtemps désastreuse pour la France, qui fut enfin terminée glorieusement par l'intervention de la vierge inspirée de Vaucouleurs. Ce que nous voulons raconter, c'est une légende dont le souvenir s'est conservé dans le pays.

vers 1423, le comte d'Escale assiégeait le Mont

Saint-Michel, défendu par le sire d'Estouteville et une poignée de braves chevaliers bretons et normands. La place, vivement attaquée, fut défendue avec courage et le siège dura trois ans. Ce temps dut sembler long à tout le monde, mais surtout à un jeune chevalier normand appelé Robert de Beauvoir, qui, la veille de son mariage, avait quitté sa belle fiancée pour voler au poste où le réclamaient l'honneur et le devoir de chevalier. Souvent, durant les heures si lentes du siège, il s'asseyait auprès d'une de ces fenêtres en ogive que l'on remarque encore sur la façade de l'abbaye, et de là, sa pensée, franchissant la distance, s'égarait sur les bords tortueux de la Vire et allait s'arrêter au vieux manoir d'Avenel, où habitait Guillemine, sa future épouse. Une nuit qu'il s'abandonnait ainsi à ses rêves de bonheur et d'avenir, un messager, qui était parvenu à franchir les postes ennemis, vint tout-à-coup demander à lui parler. C'était un serviteur de la maison d'Avenel. Il apportait au chevalier de bien tristes nouvelles. Il lui apprit que Burket, un des capitaines de l'armée anglaise avait demandé la main de sa fiancée. Après avoir essayé un premier refus, l'Anglais, loin de se décourager, avait eu recours à un moyen indigne. L'armée anglaise occupait le plat pays; Burket menaçait la dame d'Avenel d'incendier la contrée et de passer la charrie sur les ruines de son manoir, si elle ne lui accordait pas la main de sa fille. Elle eut peur; elle était seule et sans appui; elle déclara donc à sa fille qu'il fallait consentir à ce sacrifice. Guillemine pleura, mais elle ne résista point à l'ordre de sa mère. Elle envoya seulement un fidèle serviteur avertir son ami Robert et l'assurer qu'elle n'obéissait qu'à une cruelle nécessité.

Le chevalier normand entra, à cette nouvelle, dans une grande fureur. Il envoya à Burket un message pour lui reprocher sa conduite déloyale et félonne, et pour le provoquer à un combat à mort. Celui-ci, pour toute réponse, hâta les apprêts de son mariage, et dès le lendemain, l'autel était paré de ses plus beaux ornements pour la bénédiction nuptiale des futurs époux. Mais lorsque le prêtre qui devait sceller ces liens formés par la violence, s'adressant à la jeune fille, lui demanda si elle acceptait Burket pour son mari, si elle lui jurait, devant Dieu, amour et fidélité, on vit la jeune fille pâlir et chanceler. Le capitaine anglais s'avança pour la soutenir.

— Vous tremblez, Guillemine ! dit-il.

— Non, répondit la fidèle amie de Robert, non, e meurs.

Et le lendemain, il y avait un cercueil de plus dans le caveau du manoir d'Avenel.

Robert de Beauvoir pleura amèrement sur la mort de sa fiancée, et se promit d'en tirer vengeance en loyal chevalier. Cependant, les Anglais, qui avaient fait fabriquer deux longues couleuvrines, consolidées avec des cercles de fer, résolurent un assaut général : ils voulaient essayer, par un dernier effort, de se rendre maîtres de ce poste si ardemment convoité. Les assiégés ne les attendirent pas derrière leurs murailles. Ils n'étaient pas un contre vingt, mais ils combattaient pour leurs foyers, et d'ailleurs les Français n'ont pas coutume de compter leurs ennemis. Dès la première attaque, les Anglais furent forcés de reculer, et se replièrent avec perte sur leurs retranchements de Tombelaine. Au milieu de la mêlée, le chevalier de Beauvoir se battait comme un lion et renversait tout sur son passage. Il cherchait partout son ennemi. Tout-à-coup, il reconnaît le cimier de Burket dont une masse de combattants le sépare ; il se fraye une route jusqu'à son rival ; mais au moment où il va l'atteindre, il le voit tomber sur la grève, qu'il rougit de son sang. Cependant, comme l'Anglais respirait encore, il fut emmené prisonnier dans la place, dont le siège fut levé quelques jours après.

La blessure de Burket, quoique profonde, guérit en assez peu de temps, grâce peut-être aux soins assidus dont l'entoura un jeune homme qui portait l'habit des novices, et qu'ine le quitta guère. Mais à peine fut-il rétabli, que les chaînes du prisonnier commencèrent à peser au capitaine anglais, habitué à la vie en plein air et aux émotions du champ de bataille. Il songeait à payer sa rançon, dût-il acheter sa liberté de toute sa fortune, lorsque le même jeune homme, qui lui avait donné tant de soins, entra dans la cellule qui lui servait de prison.

— Burket, lui dit-il, personne ne vous retient plus ici ; vous êtes libre.

Le capitaine, transporté de joie, allait se précipiter au cou de Robert, car c'était le chevalier normand qui avait eu recours à un déguisement pour pouvoir approcher de son ennemi et hâter sa guérison par ses soins : Robert le repoussa doucement de la main en détournant la tête.

— Messire, lui dit-il d'une voix calme, ne vous réjouissez pas si vite ; vous êtes libre, mais à condition que vous ferez serment de m'accorder une grâce que j'ai à vous demander.

— Je vous dois la vie, je vous dois la liberté, vous pouvez disposer de moi ; ma vie est à vous.

— C'est ce que nous verrons, murmura Robert. Puis, parlant à l'Anglais : Il y a au monde un infâme qui m'a fait la plus sanglante injure que l'on puisse faire à un homme. Il faut que je sois vengé.

— Son nom ? son nom ? dites-le moi, et je vous jure sur mon épée de chevalier...

— Son nom ?... Il est inutile pour le moment ; mais dans un mois, lorsque vous aurez achevé de recouvrer vos forces, trouvez-vous au point du jour dans la clairière voisine du pont d'Avenel ; il y sera. Faites-vous accompagner d'un second, et ayez vos meilleures armes, comme pour un combat à outrance, car il aura les siennes. Y serez-vous, messire, d'aujourd'hui en un mois ?

— J'y serai, foi de chevalier !

— Eh bien ! adieu ! et que le ciel protège la bonne cause et l'épée qui la soutiendra !

Le chevalier normand sortit, sans écouter les remerciements et les protestations de l'Anglais.

A un mois de là, au petit point du jour, Robert de Beauvoir et son compagnon d'armes étaient déjà au rendez-vous dans la clairière voisine du pont d'Avenel. Deux cavaliers, qui s'avançaient suivis de pages portant des armes de rechange, marchaient aussi silencieusement le long des bords de la rivière de Plaine-Leuvre, à l'endroit où elle reçoit la Vire. Ils eurent bientôt rejoint leurs adversaires. On abrégéa, autant que possible, les préliminaires, et après qu'il eut été convenu que Robert et Burket combattraient seuls, le champ fut donné aux champions et la lutte s'engagea. Elle fut rude, et la victoire longtemps indécise. Après que six lances eurent été rompues, les armures faussées, les cimiers brisés, les hauberts en pièces, les cavaliers descendirent de leurs chevaux haletants de fatigue et se prirent corps à corps. Ils s'étreignaient à briser leur corselet d'acier, et s'épuisaient à chercher le défaut de la cuirasse pour y enfoncer la pointe du poignard.

Robert parvint enfin à glisser sa dague sous le gorgerin de son adversaire, et il lui enfonça toute la lame dans la gorge. L'Anglais tomba sans mou-

vement, laissant échapper son sang à gros bouillons.

Fier de son triomphe et de sa vengeance, Robert se relevait en poussant un cri de victoire, lorsqu'il s'arrêta, interdit par une apparition mystérieuse qui vint tout-à coup frapper ses regards. L'image de sa fiancée, belle comme elle lui apparaissait encore au milieu de ses souvenirs, était devant lui, revêtue de gloire et de lumière ; mais son regard était triste, et des larmes coulaient le long de ses belles joues, blanches comme le lis. Robert tomba à genoux sans pouvoir proférer une seule parole.

— Robert ! Robert ! dit la vision d'une voix douce et mélancolique, qu'as-tu fait, mon bien-aimé ? Était-ce à toi qu'il appartenait de t'établir juge de Burket : était-ce à toi que Dieu avait confié le soin de me venger ? Ne sais-tu pas qu'il est écrit : Malheur à celui qui tue ! Malheur à celui qui sacrifie à la vengeance et à la haine ! Dieu a donné, en mourant pour ses bourreaux, l'exemple et le précepte du pardon, et il a maudit celui qui ne l'imité pas. Robert, tu viens de commettre

un grand crime ; fais pénitence et pleure, et Dieu peut-être aura pitié de toi !

La vision s'évanouit par degrés, en murmurant plusieurs fois le mot adieu ! de plus en plus faible, à mesure que l'apparition devenait moins sensible, et que les vagues contours échappaient aux regards.

Robert se précipita sur le corps de Burket, l'arrosant de ses larmes et le soulevant dans ses bras pour le rappeler à la vie ; mais tout fut inutile, l'Anglais était mort.

Le chevalier normand, après avoir rendu les derniers devoirs à son ennemi, renonça à la gloire et au monde. Il revêtit le cilice et la haire au monastère du Mont Saint-Michel, où il ne vécut pas un jour sans prier pour le repos de l'âme de Burket.

On ajoute que des voyageurs ont vu, dans l'endroit où se passa la dernière scène que nous avons racontée, des choses mystérieuses qu'ils n'ont pu décrire, mais qu'ils n'ont pu oublier.

UN GLANEUR.

(*Union Catholique.*)

LE TABLEAU (4).

Dans un obscur réduit, dans l'ombre et la poussière,
Un tableau se cachait, abandonné, perdu !

Le ciel, pour ce pauvre inconnu,
N'avait ni rayons, ni lumière,
Mais par un caprice, un hasard,
Soudain au grand jour on l'expose ;
L'œil puissant d'un maître de l'art
Sur lui s'arrête et se repose.

O surprise !... Est-il vrai ?... Des plus savants contours
Se dessine d'abord la ligne harmonieuse :

Puis la couleur se montre ardente et radieuse,
Faisant pâlir le feu des plus beaux jours ;

Puis apparaît enfin une toile divine,
Un chef-d'œuvre inconnu dont l'éclat ignoré

N'attendait, pour être admiré,
Que la clarté du ciel qui soudain l'illumine.

Au talent qui languit dans l'ombre et le sommeil,
Et que poursuit du sort l'injustice commune,
Que manque-t-il souvent pour trouver le réveil ?

Un sourire de la fortune,
Un simple rayon de soleil.

(4) Ces deux jolies pièces sont extraites du *Recueil de Fables* que vient de publier M. Léon Halévy.

L'ENCENS.

Les hymnes saints retentissaient
Dans l'église belle et parée ;
Au loin, dans l'enceinte sacrée,
Les cent voix de l'orgue éclataient.
De l'encens le pieux hommage,
Exhalant ses parfums si doux,
Sur les fidèles à genoux
Versait son odorant nuage.
Bientôt la foule s'écoula.
Lors, quittant la main de sa mère,
Pensive au fond du sanctuaire,
Du prêtre un enfant s'approcha :
« Près de vous je viens, ô mon père !...
« Souffrez que j'emporte en ma main
« Un peu de cet encens divin
« Qui brûlait pendant la prière. »
« — Mon cher enfant, je n'en ai plus,
« Car en brûlant il s'évapore,
« Et de l'encensoir, tiède encore,
« Tous ses flots se sont épanchés.
« De cette myrrhe parfumée
« Qui charme et pénètre tes sens,
« Quand l'église a fini ses chants,
« Il ne reste que la fumée. »

Ainsi s'éteignent languissants
Les chantes aux divins accents,
Dont l'âme au feu du ciel s'allume.
Le poète est comme l'encens :
Il purifie et se consume.



Dessiné par V. Collet, del. et sculp.

Gravé par W. Goussier.

Mont-Saint-Michel.

L'ÉCHO

DES

FEUILLETONS,

RECUEIL DE NOUVELLES, LÉGENDES, ANECDOTES, ÉPISODES, ETC.

Extraits de la Presse contemporaine,

PAR MM. J.-B. FELLENS ET L.-P. DUFOUR.

DEUXIÈME SÉRIE. — PREMIÈRE ANNÉE.

PARIS,

CHEZ LES ÉDITEURS, rue Saint-Thomas-du-Louvre, 50,
Près le Palais-Royal.

1844.